

EXTRÊMES EMPREINTES

La galerie Simon Blais présente *Entre l'arbre et l'écorce*,
les œuvres récentes de Julie Ouellet.

JEAN-PHILIPPE BERGERON

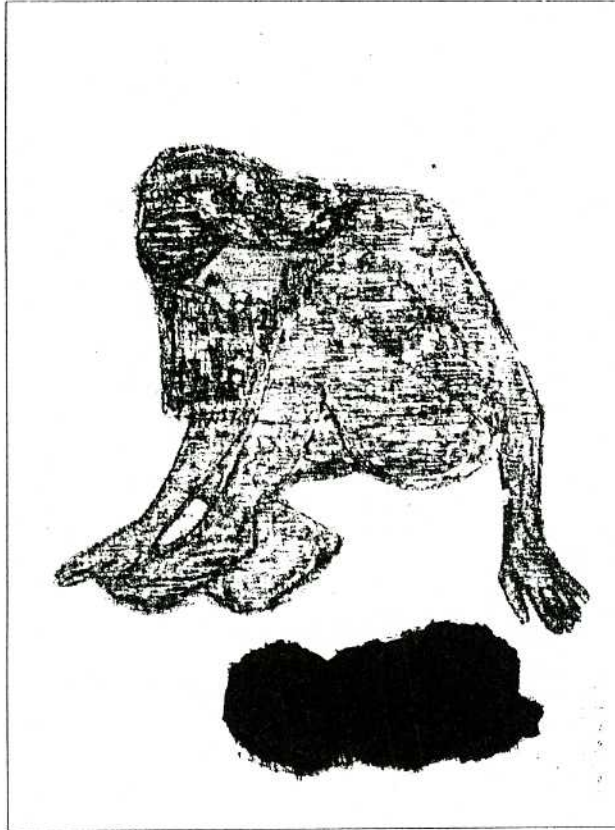
Julie Ouellet agit comme son propre modèle, se met en œuvre tout en s'effaçant, laisse tout à la fragile empreinte du tableau. *Entre l'arbre et l'écorce*, c'est d'abord cette fascination devant la présence de ce qu'il reste. Une constante double présence s'élabore, une forme d'autoportrait sert de nœud initial, mais s'estompe ensuite pour donner lieu à une sorte de gestuelle fixée dans la chute, chute des corps et temps saisi, comme dans le magnifique *Arbre* avec ce corps renversé semblant lutter avec gravité contre sa propre suspension. Cette impression de double présence est constamment accentuée par les reliefs, creux et textures qui surélèvent les corps donnés à voir.

Travaillant toujours à l'encaustique, cet effet ciré agirait-il comme écorce sur une vive douleur qui ne cesse d'être creusée? Nous remarquons aussi cette volonté, selon les dires mêmes de l'artiste, «d'aplanir la matière, de l'écraser» avec ces lignes (ces ultimes traces) au bas du tableau, des noirs tranchant avec la majorité des expressions figuratives.

Il y a donc toujours à explorer ce rapport entre la sensibilité et une composition plus abstraite. Des peaux marquées, corps diaphanes scarifiés (multiples blessures de l'écorce recouvrant l'arbre) offrent paradoxalement un apaisement; comme si la violence contenue débouchait instinctivement sur une «reprise de contact» avec la vie. Tous ces «reliquaires», corps et âmes unifiés, devant lesquels se trouvent interrogés les reversements auxquels nous sommes enracinés.

NAISSANCE DU DOUBLE

Donner naissance implique l'idée et surtout la sensation de «protection de la vie» affirme Julie Ouellet. Toutefois, loin de sombrer dans le sentimentalisme, mais ne se refusant pas non plus à toutes les sensibilités, les œuvres (*Nœud*, *Attachement*, entre autres) invitent à la recherche de l'Autre tout en mettant en cause la nécessité de nos propres liens au monde. Nous pourrions parler d'une nécessité ombilicale. Si la solitude présente toujours un double,



les travaux de Julie Ouellet réussissent de manière remarquable à incarner cette idée.

Avec des tableaux (relativement) dénudés, des couleurs où la lumière semble reposer, avec cette omniprésence quasi obsédante du blanc occupant l'espace qui cerne un modèle souvent replié sur lui-même, prostré, Ouellet parvient à imposer une sorte d'étrangeté vitale à l'ensemble. Et, comme nous l'évoquions plus tôt, au bas du dessin, comme un signe répondant à une figuration douloureuse, interviennent quelques lignes sombres, quelques taches qui en refermant le tableau sur lui-même, permettent par ailleurs de passer un nouveau seuil.

Ce seuil franchi, nous reste l'impression d'une lucidité attachée à «suivre son propre chaos», à conserver tous les mouvements de la vie et de la mort. Dans *Les enracinés* par exemple, nous assistons à travers une bouleversante figure se dédoublant à

ce désir infini, non pas de possession, mais au désir de se laisser posséder. Une lutte éternelle et une fusion semblent ici être mises en cause, figure sombre et figure presque transparente liées l'une à l'autre en un attachement originel, bien entendu, mais aussi posant la question du double; que faire du corps de l'Autre lorsque nous en sommes, non plus le reflet, mais le miroir?

Nous oserons affirmer qu'il se développe dans le travail de Julie Ouellet une véritable métaphysique de la matière doublée d'une sensibilité presque toujours au bord du gouffre, se repliant en son équilibre tendu. Une démarche esthétique exemplaire, une maîtrise technique irréprochable ajoutent de faire d'*Entre l'arbre et l'écorce* une œuvre singulière, essentielle. Comptons sur Julie Ouellet pour la suite des choses.

Soulignons enfin que la Galerie présente aussi *La chambre noire* du photographe Michel Campeau. ★

À la Galerie Simon Blais
Jusqu'au 11 octobre